

L'enfant
trouvée

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : L'enfant trouvée / Michel Langlois

Nom : Langlois, Michel, 1938- , auteur

Identifiants : Canadiana 20250042053 | ISBN 9782898672170

Classification : LCC PS8573.A58123 E54 2025 | CDD C843/.6-dc23

© 2025 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Mélissa Wilcox

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2025

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

MICHEL LANGLOIS

L'enfant
trouvée



LES ÉDITEURS RÉUNIS

Du même auteur
chez Les Éditeurs réunis

Chez les Panet

1. *Au-delà du rêve*, 2023
2. *La succession*, 2024
3. *Le tout pour le tout*, 2024

À Caroline, ma complice

1

Du côté du village de L'Avenir, la rivière Saint-François coulait des eaux calmes et invitantes avant de s'animer quelques kilomètres plus bas dans un cours rapide puis s'apaisait pour former au détour d'un méandre un petit lac tranquille. Sur la pointe de terre formée par la boucle de la rivière s'élevait une maison, petite, mais attirante avec sa façade rouge, sa vaste galerie et, tels des yeux grands ouverts sur les alentours, ses fenêtres ornées de volets.

Ses abords regorgeaient de couleurs. Des jacinthes, des jonquilles et des tulipes y poussaient au printemps, cédant petit à petit la place aux pivoines, aux iris, aux lys et aux hémérocailles au moment où les champs voisins se couvraient de boutons d'or, d'épervières orangées, d'asclépiades et de chicorées qui mêlaient leurs parfums à ceux des grands pins.

D'un côté de la rivière, le regard se perdait au fond d'une vallée verdoyante, bordée d'une forêt d'érables. Sur l'autre rive, une falaise, surmontée de grands pins,

fermait le paysage et, par son ombre, marquait tout au long du jour les champs avoisinants tel un immense cadran solaire.

À cet endroit avait toujours vécu un homme. Maintenant seul, il était devenu un vieillard à la barbe blanche, familier de tout son entourage. Les alentours n'avaient plus de secrets pour lui. Il en connaissait les moindres sentiers, les fosses les plus riches en poissons, l'emplacement du nid des balbuzards pêcheurs, le refuge du renard roux, ceux des porcs-épics et des moufettes, la source d'eau fraîche à l'ombre de la falaise, et jusqu'aux moindres cailloux du chemin.

Un de ses plus grands plaisirs consistait, chaque soir avant la tombée du jour, à observer les chevreuils occupés à se désaltérer au bord de la rivière alors que le soleil à son couchant illuminait la cime des érables avant d'éteindre son réflecteur sur les grands pins de la falaise. Le vieil homme restait là dans son fauteuil à admirer le ciel passer du rouge au rose et au violet bleuté de la nuit, tandis que la rivière, dorée un moment, brunissait lentement au milieu des pierres de son lit étalées tout au fond comme des grains de beauté.

La nuit s'installait et, avec elle, mêlés au murmure de l'eau, s'élevaient les bruits mystérieux de la forêt. On entendait le caquetage des outardes plus bas sur la rivière et, de temps à autre, les appels sinistres des chouettes en guerre quelque part dans le voisinage.

Si parfois n'était pas monté de la route le bruit d'une automobile, on aurait cru ce coin inhabité, comme si seul ce vieillard avait osé s'y établir.

Il vivait heureux dans sa maison et s'estimait chanceux d'avoir l'âge qu'il avait atteint. Il se disait qu'il avait vécu au bon moment avant que tout soit bouleversé et que le monde se mette à aller si mal.

La vie s'avérait parfois bien cruelle. Vu son âge, jamais il n'aurait cru terminer ses jours seul dans sa maison isolée de tout. Son épouse, plus jeune que lui de dix ans, lui avait joué un bien vilain tour en mourant subitement. Du jour au lendemain, il s'était retrouvé seul et avait dû apprendre à se refaire une vie. Lui remontait souvent en mémoire tout un pan de son passé. Il n'avait que huit ans quand il était devenu orphelin de père et de mère. Tout un chambardement avait suivi dans sa vie. Il était fils unique. Qui parmi ses oncles et ses tantes allait se charger de lui ? C'est contre son gré qu'il était allé vivre chez sa tante Aurélie. Elle était veuve et n'avait pas d'enfant. Du jour au lendemain, il s'était retrouvé à son service et avait passé chez elle de bien mauvais quarts d'heure. Fort heureusement, l'intervention de son oncle Paul-Eugène l'avait tiré d'embarras. Ce dernier avait décidé de lui payer ses études. C'est ainsi qu'à douze ans, il était devenu pensionnaire. Son cours classique l'avait mené jusqu'à

l'université où il avait obtenu une maîtrise en histoire, ce qui lui avait permis de gagner très honorablement sa vie comme professeur.

Quand il songeait à son temps de collègue, il considérait ces années comme les plus belles de sa vie. Ses anciens confrères étaient toujours ses meilleurs amis. Il avait gardé contact avec quelques-uns d'entre eux, qu'il voyait une ou deux fois par année à l'occasion d'un repas. Gérard, son meilleur ami, avait été un politicien très connu, ancien ministre des Affaires sociales. Gilbert, quant à lui, avait fait sa marque comme ingénieur forestier et Claude n'avait pas donné sa place comme journaliste.

Il avait vécu de bons moments en leur compagnie. Il se disait que chaque personne comme chaque événement marquant de notre vie avaient quelque chose à nous apprendre.

Depuis la mort de Martha, la plus grande partie de ses journées était consacrée à l'écriture d'histoires pour les enfants. Il les publiait grâce à l'aide et à la révision de Caroline Girard, qu'il aimait désigner comme sa complice. Il faisait passer dans ses écrits le fruit de son imagination et, du même coup, ce qu'il aurait aimé vivre s'il avait eu plusieurs enfants. Malheureusement, lui et sa Martha n'avaient eu le bonheur de donner naissance qu'à un garçon qui, très tôt, s'était montré rebelle. À dix-huit ans, il avait quitté la maison en claquant la porte. Depuis, tout ce qu'il avait appris de

lui, c'est qu'il était entré dans l'armée et qu'il l'avait ensuite quittée. Jamais il ne s'était donné vraiment la peine de revenir les voir, de leur téléphoner ou de leur écrire. Il avait toujours sur le cœur ces moments où ils avaient tenté de dompter son caractère en le punissant, ce qu'il jugeait ne pas avoir mérité. Mais les choses étaient ainsi comme elles le sont souvent dans la vie et les regrets n'y changeaient rien. Telle était sa vie, tel était son destin.

Juin courait allègrement vers juillet. Les plus longs jours de l'année avaient déjà sombré dans le passé. Il venait à peine de finir de déjeuner. Ne pouvant plus demeurer debout très longtemps, après avoir rangé la vaisselle, il se laissa choir dans son fauteuil et, comme il avait pris l'habitude de le faire, il se mit de nouveau à jongler sur sa vie.

Ce n'est que ça la vie. Tu nais, tu te débrouilles pour manger tous les jours. Tu te maries. Tu vis quelques bons moments avec ton épouse. Vous faites un petit. Il grandit loin de vous. Il fait sa vie. Tu vieillis, ta femme aussi. Vous avez mal partout. Elle craque et meurt. Tu demeures seul, accablé par l'âge. Par chance, ta santé tient suffisamment pour te faire croire que tu as encore de beaux moments devant toi.

Il soupira et sortit sa pipe, mettant du temps pour la bourrer et l'allumer. Il faisait tout plus lentement maintenant, comme s'il avait toute la vie devant

lui. Mais, au fait, qu'avait-il d'autre à faire? Rien. Seulement attendre que tout se détériore et qu'il passe de l'autre bord à son tour.

Il jeta un coup d'œil du côté de la rivière. Il s'estima chanceux de posséder cette petite maison et son domaine. Il soupira une fois de plus. Qu'allait-il faire aujourd'hui? La journée était jeune. Quel serait son bonheur du jour? En effet, il se ménageait chaque jour quelque chose qui faisait son bonheur. Il se leva, attrapa un panier, de ceux dans lesquels on dépose des fruits à la douzaine. La journée s'annonçait belle. Il y avait toujours un peu de rosée dans l'herbe. Il attendit encore un moment que le soleil l'absorbe et, par le grand champ au bord de sa maison, gagna le bas de la falaise à un endroit fait d'ombre et de lumière selon le moment du jour.

Il apportait de quoi réaliser une bonne cueillette de fraises. À genoux dans le champ, il s'y mit sans tarder, tout en repassant dans sa tête les nombreuses fois où il avait eu l'occasion de cueillir des petits fruits. Ses pensées sautaient d'un souvenir à l'autre et il secoua la tête en murmurant :

— Sapristi que la vie est courte!

2

Il était ainsi absorbé dans ses pensées, tout en demeurant attentif à sa cueillette, quand son regard fut attiré par un objet insolite à pareil endroit, un soulier d'enfant. Il l'examina un moment et le prit. Il allait le jeter quand il remarqua que tout autour l'herbe avait été foulée à maints endroits. Intrigué par ce qu'il venait de voir, posant son panier devant lui pour ne pas risquer de le renverser, il se leva à la fois pour soulager son dos et jeter un coup d'œil aux alentours. C'est alors qu'il l'aperçut, plus haut, pratiquement cachée par l'herbe, sa robe déchirée et pleine de bardanes et son petit chapeau de paille attaché autour du cou, l'autre soulier encore à son pied. Il s'approcha, tenant à la main celui qu'il venait de trouver.

Il se dit : *Elle est morte*. Mais non, elle dormait profondément et gémissait dans son sommeil. Il estima qu'elle avait à peu près six ans. Elle était coquette avec ses cheveux bruns et son petit nez retroussé. Il regarda tout autour, aussi loin que ses yeux de myope le lui permettaient. Il n'y avait personne. Comment cette petite avait-elle pu arriver là ? De la route jusque chez lui, il y avait bien un demi-kilomètre. Son premier voisin

et ami, Cyrille Lamothe, habitait là-bas, à quelques mètres du chemin de terre par lequel on rejoignait plus haut la grand-route du village de L'Avenir.

Il se demanda s'il devait la réveiller et comment il y arriverait sans l'effrayer. Elle avait certainement soif. Il tira de son sac sa bouteille d'eau et sa tasse d'étain. Il la remplit, s'approcha et murmura :

— Allo, petite ! Tu veux de l'eau ?

Voyant qu'elle dormait toujours, il répéta d'une voix plus forte :

— Petite ! Tu veux de l'eau ?

Soudainement, l'enfant, comme mue par un ressort, s'assit en même temps qu'elle ouvrit les yeux. Elle fit des efforts pour crier, mais sa gorge devait être si sèche qu'aucun son n'en sortit.

— Tout doux ! Tout doux ! murmura le vieil homme en tendant sa tasse. Tu veux boire ?

La petite le regarda d'un air effrayé et, les deux bras tendus sur l'herbe, elle tenta de reculer. D'une voix douce, il l'invita :

— Je suis certain que tu as soif. Bois ! Ça te fera du bien.

Après avoir hésité un moment, elle se calma puis se jeta sur la tasse dont elle avala le contenu d'un trait.

L'enfant posa la tasse par terre, prit le soulier et s'affaira à le remettre à son pied. Le vieil homme reprit la tasse et demanda :

— Tu viens de loin ?

Elle ne répondit pas, occupée qu'elle était à se chauffer et à retrouver tous ses moyens. Il se rendit compte qu'elle se renfrognait dès qu'il lui parlait. *Elle craint sans doute les hommes*, en conclut-il. Il s'efforça de l'ama-douer en lui demandant son nom. Elle le dévisagea sans rien dire.

— Tu as bien un nom ? Moi, c'est Noël Letendre. Tu vois, je ne suis pas le père Noël, mais j'ai une barbe blanche, comme lui. Je crois que je suis son cousin. Et toi, quel est ton nom ? Marie-Soleil, Benjamine, Hélène, Olga, Justine ? Je parie que c'est Augustine.

La petite réagit vivement.

— Pas Augustine ! Chloé !

— Tiens, fit le vieil homme, j'étais sûr que tu avais une langue et un nom et que tu savais parler. Chloé, c'est un très beau prénom, et il est suivi de quel nom de famille ? Chloé Latrémouille ? Chloé Laframboise ? Chloé la Citrouille ? Chloé la pas fine ?

Pour la première fois, la fillette esquissa un semblant de sourire.

— Chloé Bouchard, lança-t-elle vivement en plissant le nez, et tu sauras, papi, que je suis fine.

— Je n'en doute pas, acquiesça le vieil homme en souriant. Tu me sembles très gentille. Mais pourquoi te retrouves-tu toute seule ici ?

— Parce que je me suis sauvée du méchant monsieur. J'ai marché, marché et marché, longtemps, longtemps. J'étais trop fatiguée. Je me suis couchée dans l'herbe.

— Ta maman et ton papa vont s'inquiéter de ne pas te voir.

— Mon papa, il est parti.

— Et ta maman ?

— Elle est partie aussi. Elle avait beaucoup de *chums*, mais pas un vrai. C'était un nouveau tous les soirs. Des fois, il restait couché avec elle. Puis, le monsieur méchant est venu et a amené ma maman. Elle pleurait beaucoup. Ils m'ont laissée toute seule et sont partis.

— Ta maison est loin d'ici ?

— Oui, très loin.

— Après, qu'est-ce qui s'est passé ?

— J'ai pleuré, pleuré, pleuré jusqu'au bout de mes larmes, comme dit Louise.

— Qui est Louise ?

— Une amie de ma mère. Ma mère a plusieurs amies. Elles se sont occupées de moi quand maman est partie. Je l'ai attendue longtemps, beaucoup de temps, comme des semaines au moins. Ses amies m'ont dit qu'elle était partie très loin, qu'elle reviendrait plus tard. Elle n'est pas revenue.

— Elle était partie depuis longtemps?

— Oui, très.

— Depuis tout un hiver, par exemple?

— Oui! Même plus. J'ai pleuré tout le temps. Je pensais que ma maman allait revenir. Mais c'est le monsieur méchant qui est venu. Il m'a dit : «Suis-moi, je vais te conduire à ta mère.» Je suis allée en arrière, dans sa voiture. Il a crié avec sa grosse voix mauvaise : «Si tu veux revoir ta mère, tu te couches sur le banc et tu ne bouges plus.» Il a mis une couverture sur moi pour pas que je regarde. On a été beaucoup de temps sur le chemin. Plus longtemps que quand j'attends ma mère lorsqu'elle est absente. J'avais chaud. J'ai levé la couverture. J'ai regardé un peu par la fenêtre de la voiture.

— Qu'as-tu vu?

— Il y avait un grand pont. Le méchant monsieur s'est aperçu que je regardais. Il a crié très fort : «Couche-toi!» J'ai dormi. Puis j'ai entendu la sirène de la police. La voiture a roulé très, très vite et j'entendais toujours

la sirène de police, juste en arrière. Puis le méchant monsieur a arrêté au bord du chemin. Il m'a crié : «Vite! Couche-toi par terre, derrière le siège, avec la couverture sur toi. Tu ne dis pas un mot ou je te tue.»

Elle débitait rapidement son récit et s'arrêta pour reprendre son souffle. Puis, elle poursuivit :

— J'ai entendu madame la police demander : «Vos papiers, monsieur!» J'ai pas bougé. À un moment donné, le méchant monsieur a ouvert la porte. Il est sorti de la voiture. J'ai entendu la madame police crier de loin : «Où allez-vous?» Il a répondu : «Pisser!» J'ai ouvert la porte d'en arrière sans faire de bruit. Je me suis cachée derrière une grosse pierre au bord du chemin. Tout à coup, j'ai entendu crier. Le méchant monsieur est parti en vitesse avec sa voiture et tout de suite après, la police avec sa sirène.

Le vieil homme ne voulait pas brusquer les choses. La petite semblait être en confiance. Elle avait vivement raconté son histoire. Il jeta un coup d'œil au ciel et, d'après la position du soleil, il jugea qu'il était près de neuf heures. Il fit dévier la conversation sur ce qui lui paraissait le plus pressant.

— Dis-moi, Chloé, tu dois avoir faim? Si on allait déjeuner, tous les deux?

— Ah oui! J'ai faim! J'ai faim! Le méchant monsieur m'a donné seulement un hot dog pendant toute la journée.

Elle suivit le vieil homme à travers le champ jusqu'à sa maison.

— Tu as une belle maison, toi, papi.

— Pourquoi m'appelles-tu de même ?

— Parce que tu as une barbe blanche, et les vieux messieurs qui ont une barbe blanche, ma mère et toutes ses amies les appellent papis. Ils sont gentils. Ils viennent souvent voir ma mère et ses amies. Ils me donnent toujours des bonbons. Toi, disons que tu seras mon papi blanc. Est-ce que tu vas me donner des bonbons ?

Il s'empessa de la rassurer.

— Bien sûr que je t'en donnerai. Ta mère a donc beaucoup d'amies, à ce que je vois.

— Oui, elles sont toutes fines. C'est pour ça que beaucoup de messieurs viennent les voir.

3

Pendant que Chloé parlait, ils arrivèrent à la maison. Noël s'empressa de déposer sur la table du beurre, une miche de pain et les petites fraises qu'il venait de cueillir. Il y ajouta de la confiture de framboises puis versa un verre de lait pour l'enfant. Elle ne se fit pas prier pour boire et manger. Il s'assit au bout de la table et tira sa pipe de sa poche.

— Tu fumes, papi ?

— Comme tu vois. Juste la pipe.

— Moi, je n'aime pas ça, la fumée.

— J'en ferai le moins possible.

— Quand est-ce qu'on va aller chercher ma maman ?

— Si tu veux qu'on y aille, il faudrait que je sache où elle est.

— Tu as une auto ?

— Oui, dans le hangar.

— Nous allons la prendre et nous allons trouver ma mère.

— Peux-tu me dire où elle est ?

La petite haussa les épaules.

— Je ne sais pas.

— Tu vois, tu ne sais pas. Quand tu as perdu... disons... une barrette, et que tu la cherches, est-ce que tu la trouves toujours ?

— Pas vraiment. Des fois, oui, des fois, non !

— Quand tu ne la trouves pas, c'est parce que tu ne te rappelles pas où elle est. Est-ce que j'ai raison ?

Chloé, le nez en l'air et les yeux brillants, sembla réfléchir profondément puis répondit :

— C'est vrai, papi.

— Eh bien, comme nous ne savons pas où est ta mère, je pense bien que nous allons la chercher pour rien. Il faudra d'abord savoir où elle se trouve. Nous allons tâcher de l'apprendre. En attendant, nous allons faire quelque chose.

— Quoi ?

— Nous allons te préparer une belle chambre. Il faudra bien que tu couches quelque part ce soir.

Le soleil avait bondi haut dans le ciel. L'air sentait bon. Des odeurs de fougères et de feuilles mortes taquinaient les narines et les oiseaux tout autour égayaient les environs de leurs chants.

Noël ne savait pas trop ce qu'il ferait de la petite, mais il voulait la rassurer, et c'est pourquoi il avait proposé de lui préparer une chambre. Il se dirigea vers l'arrière de la maison. L'enfant le suivit. *Tiens, pensait-il, elle apprivoise les lieux.*

— Qu'est-ce que tu fais, toi ?

— Ce que je fais en ce moment ?

— Non, ce que tu fais quand je suis pas là.

— J'écris des contes pour les enfants.

— Oh ! Tu veux bien m'en raconter un ?

— Je veux bien, mais ce soir seulement, avant que tu t'endormes.

Ils entrèrent dans la chambre. Quoique petite, elle convenait tout à fait pour la fillette.

Tout au fond, le long du mur, il y avait un lit simple et, tout près, une table basse au-dessus de laquelle une fenêtre s'ouvrait dans la direction du cours d'eau.

— Regarde, dit le vieil homme. D'ici, on aperçoit bien la rivière et si tu observes comme il faut, tu vas voir des canards.

Il ouvrit la fenêtre et ils les entendirent caqueter.

— Les canards te disent bonjour.

Chloé se mit sur le bout des pieds et, le nez collé au rebord de la fenêtre, jeta un coup d'œil vers le cours d'eau. Les canards se firent de nouveau entendre.

— Bonjour, canards ! lança-t-elle.

Elle prit la main du vieil homme et proposa :

— Viens ! Nous allons voir les canards.

Il la suivit vers la porte. Elle lui tenait toujours la main et insistait pour qu'il se hâte.

— Plus vite ! Plus vite !

Il protesta :

— Je ne peux pas aller plus vite à cause de mes vieilles jambes. Tu peux courir jusqu'au bord de l'eau, si tu veux.

Elle partit sans plus attendre, se retournant à quelques reprises pour voir s'il la suivait. Elle surgit si brusquement au bord de la rivière que les canards s'envolèrent. Elle les regarda aller d'un air déçu. Quand il l'eut rejoint, il lui expliqua :

— Ils ont eu peur de toi parce que tu es arrivée trop brusquement. Tu vois, avec les canards, les autres oiseaux et les animaux, il faut approcher doucement

pour ne pas les effrayer. Il faut les habituer à nous voir et, comme ça, peu à peu, ils se font à notre présence. Et il songea : *Comme toi, ma belle*. Il ajouta :

— J'ai un ami écureuil qui vient manger dans ma main.

— Oh ! Où est-ce qu'il est ?

— Dans la forêt, mais il me connaît et vient chercher des arachides de bonne heure tous les matins.

L'enfant battit des mains.

— On va le voir demain matin ?

— Bien sûr, mais il ne faudra pas bouger trop vite pour ne pas lui faire peur.

Tiens, pensa-t-il, elle s'est faite à l'idée de coucher ici ce soir.

Ils continuèrent de causer en revenant dans la maison. Dehors, le soleil commençait à plomber. L'air devenu lourd se chargeait d'eau. Le vieil homme tâchait de trouver quelque chose qui ferait plaisir à l'enfant. Il remarqua :

— Nous ne sommes pas restés très longtemps dans ta chambre. Est-ce que tu l'aimes ?

— Oui !

— Vraiment ? Moi, je pense que tu vas l'aimer encore plus si nous la décorons. Et sais-tu avec quoi ?

— Avec quoi ?

— Des fleurs ! Il y en a plein les champs, nous allons en cueillir quelques-unes et faire un beau bouquet pour ta chambre.

Il saisit un chapeau de paille à large bord, suspendu à un crochet près de la porte. Ils sortirent. Chloé se précipita sur la première fleur qu'elle vit. Elle revint vers lui, tenant un liseron entre le pouce et l'index.

— Celle-là est belle, mais elle ne pourra pas aller dans ton bouquet.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle n'a pas de queue. Tu n'as pas gardé la tige et c'est par là qu'elle boit, comme quand nous buvons avec une paille. Si nous mettons ta fleur dans l'eau, elle ne pourra pas boire. Nous allons en cueillir d'autres, mais avec leur tige.

Ils s'arrêtèrent vis-à-vis d'une touffe de boutons d'or. Chloé voulait les ramasser tous. Il lui expliqua :

— Si nous voulons faire un beau bouquet, nous devons y mettre des fleurs de différentes couleurs. En vois-tu des blanches pas très loin d'ici ?

— Ah oui !

Elle courut cueillir quelques marguerites.

— Nous en avons des jaunes et des blanches, rapporta-t-il. Est-ce que des jaunes feraient ton bonheur ?

Ils trouvèrent tout près des épervières orangées qu'ils ajoutèrent aux marguerites et aux boutons d'or.

— Je pense que ce sera suffisant, à moins que nous mettions un peu de bleu dedans, conclut-il.

Ils cueillirent quelques chicorées et retournèrent à la maison. Chloé tenait bien haut son bouquet. Il la suivit, le plus vite que ses vieilles jambes le lui permettaient. Il prit le temps de s'asseoir deux minutes pour souffler un peu, puis il ouvrit quelques portes d'armoires de la cuisine et finit par mettre la main sur un vase de verre à large goulot. Chloé voulut le remplir elle-même à la chantepleur de la cuisine. Ils y déposèrent le bouquet qu'ils portèrent aussitôt dans la chambre.